

épaules, comme nous l'a conseillé Gilles, des Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle. Dany, mon beau-frère, nous entraîne et nous apprend à nous orienter, et à utiliser une boussole. Il n'a pas l'air très rassuré de nous voir partir toutes les deux avec ma sœur Élyane, pour un si long périple, car l'une comme l'autre, nous n'avons aucun sens de l'orientation. Nous comptons vraiment sur le fléchage qui est, paraît-il, très bien fait.

Nous préparons notre sac à dos pour qu'il ne dépasse pas douze kilos. Nous prévoyons trois changes, en comptant ce que nous portons, soit trois pantalons, trois slips confort comme le conseille Alix de Saint-André, trois pulls, trois paires de chaussettes, un pantalon style survêtement pour le soir après la douche, un bonnet, un col en polaire, la cape de pluie, un surpantalon, des guêtres, un petit duvet, un gobelet, deux gourdes d'un demi-litre chacune, une grande serviette de bain en microfibre et une autre plus petite, et notre nécessaire à toilette que nous partagerons, ainsi que la pharmacie, sans oublier la fameuse montre Décathlon d'Alix de Saint-André et une lampe frontale. Nous enveloppons tout dans des sacs en plastique. Notre bagage ne fait pas tout à fait douze kilos. Avec le pique-nique, et l'eau, il n'en sera pas loin (nous l'allégerons à Moissac, à Saint-Jean-Pied-de-Port et à partir de Logroño en Espagne ; nous terminerons avec un sac faisant moins de six kilos). Nous préparons un autre sac, avec d'autres affaires plus légères, que Dany nous apportera quand il nous rejoindra avant Moissac.

Depuis le temps que j'attends ce moment, je suis fébrile et impatiente d'être en route. Je ne doute pas un seul instant : je suis sûre que nous y arriverons. Dany nous prépare nos coquilles qu'il décore de l'épée, nous les attachons à notre sac à dos. J'y accroche aussi un porte-clefs, un ourson en peluche, afin de personnaliser mon sac.

Toutes les motivations qui me poussent à prendre le chemin de Compostelle se bousculent dans ma tête. Faire la coupure nécessaire pour quitter ma vie professionnelle très active, et faire le point pour retrouver l'essentiel de la vie. Remercier le ciel de ne pas avoir connu la précarité, d'avoir eu la chance d'être passionnée par mon travail, d'abord comme infirmière à domicile pendant vingt ans dans la Nièvre, puis directrice d'EHPAD dans le Rhône pendant vingt et un ans. Et, surtout, d'avoir bénéficié d'une bonne santé et d'avoir su rebondir à ce drame qui m'a tant torturée : le décès de mon fils Anthony, dans sa seizième année. Cet accident si stupide ! Je sais pourtant que, quelque part, il vit encore, chez une personne, ou même plusieurs, car sa mort clinique a permis, après notre autorisation, son père et moi, de faire don de ses organes,

pour sauver des malades en attente de greffes. Malgré un combat interne, douloureux et violent qui me malmenait, j'avoue que cela m'a aidé à accepter l'inacceptable.

Il m'a fallu six mois pour tout laisser dans la Nièvre, travail, famille, amis, maison et partir dans le Rhône pour me reconstruire et éviter la folie. Je suis bien consciente que ma fille qui avait alors 11 ans a souffert de ce changement radical mais, pour elle, je devais m'épargner, car je m'enlisais, c'était pour moi une question de survie. Je suis aussi reconnaissante à la vie que ma fille Julia a su, malgré beaucoup de solitude et de souffrance non partagée, grandir sans trop de dommage. Elle a maintenant le même métier que moi, infirmière à domicile, qu'elle exerce avec lucidité pour élever, avec son compagnon Fabien, ses deux petites filles Colline et Mathilde.

Je pars, avec comme bagage mon sac à dos, mais tellement de choses en tête ! Tout ce temps libre que la retraite va m'offrir me donne un peu le vertige, j'ai peur aussi, maintenant, de remuer le passé plus qu'avant, alors je compte beaucoup sur le chemin pour m'aider à apprécier la vie, ce merveilleux cadeau, que je ne dois pas gâcher, et que je partage avec mon fils.

Vais-je trouver ce que j'attends ? Anthony, mon fils, ne lâche pas ma main ! Nous partons !

DIMANCHE 17 MARS. NASBINALS-SAINT-CHÉLY-D'AUBRAC



Traversée du plateau de l'Aubrac sous une tempête de neige.

Nous prenons le petit déjeuner au même restaurant que la veille. Il neige encore ce matin, nous partons à 8 h 45, avec le groupe, pour une étape de seize kilomètres. Mais ils marchent vite, et ne prennent pas de photos, alors nous les laissons partir devant. Nous suivons leurs traces dans la neige. Il souffle un vent glacial et il neige. Petit à petit, les empreintes disparaissent, le paysage est tout blanc, nous ne voyons plus les balises, elles sont recouvertes de neige. Nous ne savons pas trop bien où aller, la neige arrive parfois aux genoux, parfois nous nous enfonçons et tombons sur des flaques d'eau, nous ne voyons plus où est le chemin.

Le paysage est magnifique, mais quand même angoissant, devant cette immensité toute enneigée. Nous vivons des sensations inconnues, très fortes : c'est pour nous un pur bonheur de vivre de tels instants. Nous nous sentons prêtes pour les expéditions de Jean-Louis Étienne... !

Mais les traces du groupe ont disparu et nous ne retrouvons pas le chemin, nous nous arrêtons pour regarder autour de nous, tout est blanc et

désert. Le vent souffle très fort. Les « drailles » – pistes de transhumance suivies par les troupeaux venant estiver sur les montagnes – sont recouvertes de neige, et ne peuvent plus nous guider.

À un moment, j'écarterai les yeux, car il me semble avoir un mirage, ou est-ce un miracle ? J'ai demandé à saint Jacques de nous secourir, j'ai aussi imploré Anthony. Je demande à Élyane de regarder aussi, car au loin j'aperçois des tas de gens qui marchent, et de plus en plus de monde... Élyane le constate aussi. Nous nous précipitons vers ces gens, ils sont plus de mille, à marcher d'un bon pas, avec des bâtons, ou des raquettes.

Nous sommes au milieu d'eux, mais personne ne fait attention à nous. Je demande alors à quelqu'un, pourquoi tant de monde et où sommes nous. On nous informe que c'est la course des fromages, qu'il y a plus de deux mille participants, et que cette course correspond à l'ouverture des burons, pour préparer l'estive des bêtes. Ils vont à Aubrac, c'est justement notre chemin. Ils nous ont tracé une véritable autoroute. Merci saint Jacques, merci Anthony !

Nous continuons avec eux, sur le GR 65, qui descend. Puis nous les laissons pour emprunter un sentier qui descend très fort. La tempête de neige se transforme en neige fondue, puis en pluie. Le chemin empierré devient un véritable torrent, beaucoup, beaucoup d'eau, nous sommes trempées, les chaussures, les chaussettes. Nos pieds macèrent dans nos chaussures.

Arrivées au gîte, nous enlevons tout, épongeons les chaussures avec du papier journal dedans, suspendons la cape sous l'auvent, dehors. Après une douche réparatrice, et des vêtements de rechange secs, nous dégustons un bon chocolat chaud, confortablement assises dans de bons fauteuils. Que c'est bon !

Le gîte est très confortable, nous sommes encore seules dans un dortoir. Je ne comprends pas, car je suis moins fatiguée que la veille.

Nous retrouvons le groupe au même gîte et partageons ensemble un délicieux repas. Il y a aussi avec nous des gens d'un certain âge qui ont participé à la course des fromages, ils la font tous les ans. Une dame habite pas très loin de Saint-Jean-Pla-de-Corts et connaît Marie-Noël, notre sœur, le docteur Briand, comme médecin. Le monde est vraiment petit !

Nous avons un coup de fil d'Annie, des Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle de Vienne, elle s'inquiète toujours si nous n'avons pas de tendinite. Hier c'était Anita.

Nous sommes arrivées à 16 h 30 et avons parcouru depuis le début 259 km.

Nous continuons notre marche dans la neige, traversons des névés, escaladons des rochers, puis foulons des sentiers pleins de feuilles et, enfin, nous commençons la descente.

Nous progressons à travers une forêt, très raide, et très boueuse, très glissante. La descente est dure et longue. Je dérape souvent, me rattrape avec mes bâtons mais, à un moment, je dérape tellement que je ne peux me rattraper et m'étale de tout mon long dans la boue et l'eau ; j'en casse mon bâton ! Élyane a eu peur que je me sois fait mal. Non, je n'ai rien de cassé, mais je suis trempée, pleine de boue, et j'ai froid, et nous sommes encore loin de notre hébergement. Il faut absolument que je me change, et entièrement, car je suis trempée jusqu'au slip. Pas facile de se changer, quand on ne peut pas se cacher. Je profite de ce qu'il n'y ait personne, et je m'installe sur un tronc d'arbre et commence à me déshabiller. Alors que je suis cul nu, jambes et pieds nus, assise sur une souche, sur ma polaire, j'entends des voix et aperçois avec horreur toute une armada de Coréens qui descend ! Ils sont au moins une trentaine ! J'ai juste le temps de me recouvrir avec mon Gore-Tex, pour camoufler ma nudité. À chaque passage, les Coréens me demandent : « *Is it the way ?* » (c'est le chemin ?), et inlassablement je leur réponds : « *Yes, it is the way !* » tout en pensant : « Barre-toi et vite, je me pèle ! » Ou d'autres encore passent joyeusement et nous crient : « *Buen camino* », et moi de penser : « C'est ça, c'est ça ! *Buen camino !* »

Je grince des dents, leur fais des sourires crispés, et j'enrage ! Le temps me paraît interminable et j'ai froid ! Je vais finir par m'enrhumer ! Plus tard, Élyane me confierait que mon Gore-Tex, avait laissé un bout de ma fesse apparente. Nous en rions encore beaucoup.

Enfin, une fois tous ces Coréens partis, je me rhabille à toute vitesse. Je n'ai pas encore attaché ma ceinture que l'Allemand qui avait son sac n'importe comment, accompagné d'un pèlerin danois, arrive. Ils s'assoient sur le tronc d'arbre juste à côté de moi ! Ouf ! Il était temps ! Nous échangeons un moment avec eux sur la difficulté du chemin, et ils repartent. Je me suis quand même bien gelée !

Maintenant, rhabillée, au propre et surtout au sec, nous reprenons le chemin. La descente est longue et me semble interminable, d'autant que je ne suis plus sûre de moi et appréhende, j'ai maintenant les jambes qui flageolent.

Enfin Roncesvalles ! Nous décidons de ne pas aller à l'hébergement de la Collégiale, qui est trop vaste. Nous nous installons dans le premier

cœur qui chavire, je suis toute chamboulée ! Je prends sur moi, pour ne pas pleurer.

« *“Abba ! Dis-nous pourquoi nous, nous pleurons,
et que toi qui es mourant, tu ris ?
— J’ai ri parce que vous craigniez la mort ;
j’ai ri une seconde fois parce que vous n’êtes pas prêts ;
et j’ai ri une troisième fois car je quitte la peine pour le repos.”*
Aussitôt après ces paroles, il s’endormit »
(un père du désert).

C’est bizarre, je réalise tout le chemin parcouru et je n’en reviens pas ! Mon esprit part vers Anthony. Nous sommes arrivés, Anthony, c’est merveilleux ! Je suis comblée.

« *Si Dieu existait, comme je l’aimerais ! »*
(Georges Brassens).

« *Il faut aimer Dieu comme s’il n’existait pas »*
(Simone Weil).

Nous arrivons sur la grande place de l’Obradoiro. Devant la basilique, un joueur de biniou joue et nous accompagne sous le porche. Élyane et moi tombons dans les bras l’une de l’autre, c’est le bonheur total ! Daniel « le poumon » est là, il nous prend en photo devant la basilique. Nous retrouvons tous les pèlerins avec qui nous avons marché, c’est l’aboutissement ! Tout le monde est heureux ! Certains brandissent leur *compostela* à bout de bras, très fiers.

Daniel nous accompagne à l’endroit où l’on remet la *compostela*, ce fameux diplôme tant attendu. Nous faisons un moment la queue, et on nous remet notre diplôme avec les félicitations.

Nous nous apercevons que peu de pèlerins font le chemin en une seule fois, mais il y a aussi des pèlerins qui viennent de Paris, de Belgique, de Pologne ou d’Allemagne. Nous sommes très admiratives.

Élyane et moi sommes très contentes d’avoir notre tampon et notre *compostela*. J’aperçois le jeune Allemand qui agite fièrement la sienne. Puis nous faisons nos emplettes, les achats des coquilles en bois, pour les marcheurs, nos enfants, et notre famille. J’envoie des textos à tout le monde, aux marcheurs, à ma fille, à Marie-Noël, Serge, Claude, mes anciennes collègues de travail, à Odile et Michel, mais aussi à mon ancien directeur

De retour à Decize, je dispose une chaussure sur la tombe de mes parents et l'autre sur la tombe de mon fils, avec des fleurs dedans. Le chapelet remis au Puy entoure une plaque.

Merci, Élyane, ma grande sœur, de m'avoir accompagnée sur ce chemin, d'avoir partagé tous mes bobos, mes lamentations, mais aussi mes émerveillements. Merci pour tous ces fous rires, tu m'as aidée à me reconstruire.

J'ai trouvé ce que je recherchais, je sais maintenant ce qui me manquait, ce que je veux. Je souhaite avoir des nouvelles des receveurs. Mais j'avoue que j'appréhende, et il me faudra du temps pour rédiger ma lettre. Je prends la décision, le 28 janvier 2015, d'écrire au directeur du CHU de Clermont-Ferrand. J'ai une réponse le 6 mars. Trois patients ont trouvé, grâce à Anthony, un nouvel espoir, une nouvelle vie. Je me trouve apaisée, j'ai enfin trouvé la paix.

*« Le véritable voyage, ce n'est pas de parcourir le désert
ou de franchir de grandes distances sous-marines,
c'est de parvenir en un point exceptionnel où la saveur de l'instant
baigne tous les contours de la vie intérieure »*

(Antoine de Saint-Exupéry).